

Reel Injun

Hollywood et les Indiens — Canada [Québec] 2009, 86 minutes

Luc Chaput

Number 267, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

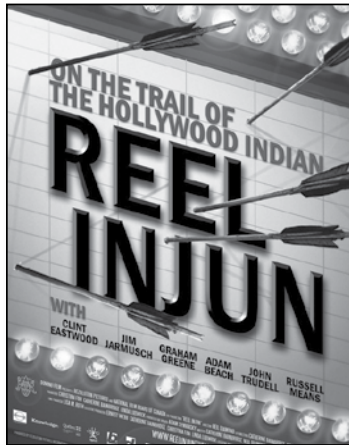
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2010). Review of [Reel Injun / *Hollywood et les Indiens* — Canada [Québec] 2009, 86 minutes]. *Séquences*, (267), 27–27.

Reel Injun



Séquences a traité entre autres dans ses critiques du festival *Présence autochtone* de Montréal et dans d'autres manifestations ou sorties, amène donc nécessairement certains à voir comment les autres ont montré ces Amérindiens dans leurs films. C'est là le sujet de ce long métrage du réalisateur Neil Diamond qui, parti de sa région du nord du Québec, parcourt l'Amérique pour rencontrer

dans des lieux mythiques ou appropriés des témoins ou des spécialistes. Ils retracent ainsi les erreurs de représentation des diverses nations amérindiennes par le cinéma hollywoodien.

L'ouest des États-Unis ayant été conquis et colonisé peu avant la naissance du cinéma, les nations des Plaines constituent donc l'image emblématique de ces Indiens dont Hollywood nous a abreuvés : Crazy Horse, Sitting Bull ou Geronimo. Pourtant, d'autres nations vivaient de manière bien différente dans des environnements tout aussi distincts.

Certains cinéastes importants de l'histoire du cinéma, notamment John Ford (*Stagecoach*, *Searchers*), prennent une volée de bois vert qu'on aurait pu mieux nuancer. L'importance des Amérindiens dans l'imaginaire européen n'est montrée que par la présence d'un jeune Autrichien qui travaille dans un camp de vacances à saveur autochtone.

Un lien pourtant aurait pu être établi avec le romancier allemand Karl May et son personnage Winnnetou, souvent adapté cinématographiquement en Europe. Le film retrace deux cas célèbres de non-Amérindiens qui ont réussi à se faire passer à Hollywood pour des acteurs issus de ces nations, mais oublie le cas du Britannique Grey Owl, sujet d'un des films les moins réussis de Richard Attenborough.

Un humour à la fois revendicateur et bon enfant parsème certaines des séquences de ce film, spécialement lors des présentations d'acteurs blancs célèbres qui ont joué de manière plus ou moins convaincante des personnages autochtones. Ce film constitue donc une première approche bien équilibrée pour qui voudra regarder de manière différente les westerns et autres films plus ou moins historiques sur l'Amérique qui peuplent les présentoirs des commerces de DVD.

LUC CHAPUT

■ **HOLLYWOOD ET LES INDIENS** — Canada [Québec] 2009, 86 minutes — Réal. : Neil Diamond — Scén. : Catherine Bainbridge, Neil Diamond, Jeremiah Hayes — Avec : Neil Diamond, John Trudell, Jesse Wente, Angela Aleiss, Chris Eyre, André Dudemaine, Adam Beach — Dist. : Domino.

La Sicilienne

Des films de mafieux, sur la mafia sicilienne, la célèbre Cosa Nostra, il y en a eu des tonnes. Que ce énième opus, intitulé **La Sicilienne**, réalisé par un nouveau venu dans la fiction, le documentariste Marco Armenta, suive de près *Gomorra*, de Mateo Garrone (Grand Prix du Festival de Cannes 2008), n'aide pas sa cause. Malgré une réalisation de haute teneur, un scénario truffé de rebondissements et une distribution impeccable, il manque de fraîcheur. **La Sicilienne** aborde pourtant la question de la corruption de manière rarement traitée, à travers le regard d'une femme, une adolescente par surcroît, fille de mafieux.



Le film se découpe en deux, l'innocence d'une enfant, d'une part, et sa rébellion d'autre part, son éveil, une fois presque adulte, alors que son père et son frère ont été assassinés. Basé sur une histoire vécue, le scénario puise dans le journal de cette jeune rebelle, qui refuse de s'astreindre à la loi de l'omertà.

Armenta en avait déjà tiré un documentaire, il y a dix ans, *Diario di una siciliana ribelle*. Comme beaucoup dans son genre, **La Sicilienne** demeure une fiction assez conservatrice, qui s'appuie sur la chronologie des événements, en fait de quelque chose d'immuable. On est loin du très stylisé *Gomorra*.

La seconde partie, qui tourne autour de l'enquête judiciaire, angle souvent traité au cinéma, met en scène, sans le nommer, le juge Paolo Borsellino, une des grandes figures de ces luttes au même titre que Giovanni Falcone, tous les deux assassinés. Aussi juste soit-il dans la peau du procureur, Gérard Jugnot a été le choix du réalisateur parce que tous les grands acteurs italiens ont déjà incarné un Borsellino ou un Falcone.

Au final, on se demande à quoi bon déterrer cette Sicilienne, presque vingt ans après sa mort (elle s'est suicidée en 1992). Il y a certainement la volonté de rendre hommage à une martyre. Le film risque néanmoins de passer, encore, vite à l'oubli, perdu dans la masse des œuvres similaires, où la violence semble, finalement, être le principal attrait.

SUPPLÉMENTS : Aucun. 5

JÉRÔME DELGADO

■ **LA SICILIANA RIBELLE** — France / Italie, 2009, 115 minutes — Réal. : Marco Armenta — Scén. : Marco Armenta, Sergio Donati, Gianni Romoli — Int. : Veronica D'Agostino, Gérard Jugnot, Lucia Saro, Francesco Casisa, Marcello Mazarella — Dist. : Métropole.